



Quand j’allais en vacances chez papy Patrick, il prenait un malin plaisir à me raconter des histoires et j’étais persuadé qu’il les avait vécues au cours des années sans nombre que portait sa barbe.

Un jour, il me parla de cow-boys modernes au volant de grandes voitures décapotables, circulant sur des routes immenses au milieu des déserts ; il disait que les enfants d’autrefois étaient obligés de croire leurs parents sur paroles, car ils ne disposaient pas d’autre preuve, tandis que lui montrait des photos du pays en question et je ne doutais pas une seconde de la véracité de son histoire.

— Dis-moi, grand-père, c’est comment là-bas ?

Papy se calait au fond du canapé, me serrait contre lui et scrutait le mur d’en face, il plongeait dans sa mémoire, que je sais désormais être son imagination, choisissait les images dans sa tête avant de les transformer en mots dans sa bouche, rêvait avant de conter.

— Aux Amériques, ce n’est pas comme chez nous. Par exemple si tu voles de l’argent à Paris – ce qui est mal et interdit – tu peux filer en douce à Genève et déposer ton butin dans un coffre anonyme. Personne n’y verra que du feu et tu profiteras de ta rapine.

— C’est quoi la rapine ?

— Un petit vol, un truc qu’on détourne, un machin qu’on prend en cachette...

Grand-père n’aimait pas que je l’interrompe, mais il était un véritable dictionnaire ambulante et il utilisait parfois des mots inconnus, qu’il savait rendre simples.

— Là-bas, si tu détournes des sous à New-York, tu peux fuir à Dallas, à Chicago, à Los-Angeles ou même au Texas, les policiers te courent toujours après et tu ne dors jamais tranquillement.

Un jour, j'ai réclamé de voir où se trouvaient les villes que mon grand-père citait, il a sorti un livre large et haut, sur la couverture duquel « Atlas » était écrit en lettres dorées ; il a ouvert une carte immense et a planté son doigt sur un point noir : ce que racontait papy Patrick était vrai, puisque l'aventure s'était passée à une page de son livre.

— Maintenant, écoute-moi bien ; je vais te conter l'histoire de John, un drôle de bonhomme que la police américaine cherche partout.

Mis en demeure d'ouvrir mes oreilles, je n'avais d'autre choix que de prêter attention :

— Autrefois l'Amérique n'existait pas. Il n'y avait que les Indiens qui habitaient dans ces territoires sans nom : des Apaches, des Cheyennes, des Sioux. Que des Indiens, te dis-je. Puis des gens sont arrivés en bateaux, ils venaient de partout : d'Angleterre, de Hollande, de France, d'Espagne, du Portugal, impossible de citer tous les pays, tellement ils venaient de partout.

Je voyais un port envahi de navires à voile et à moteur, les sirènes hurlaient, les vapeurs s'élevaient dans le ciel. Des hommes descendaient avec un baluchon sur l'épaule, des femmes portaient des valises et tiraient des gamins par la main. Les unes se traînaient, un foulard autour de la tête, d'autres avançaient en guenilles.

Papy Patrick continuait, sans laisser le temps de m'attarder.

— Les parents de John, eux, arrivaient d'Italie. Ils n'avaient pas encore d'enfants ; John n'était pas là. Ils apportaient avec eux leur misère et leurs illusions, certains de trouver du travail, un toit et de quoi nourrir leurs futurs enfants. Mais la réalité s'est montrée bien différente : le travail était à prendre ou à laisser, sans discussions. Le père de John se retrouva à tisser de la laine, le boulot qu'il pratiquait dans son pays, mais au lieu de travailler au soleil, avec les mamas qui se chamaillent et les cigales qui chantent, il restait toute la journée dans un sous-sol où la lumière ne venait que quand le soleil était au zénith. C'était en même temps sa maison, réduite à une table, un banc, un lit, et son atelier avec le métier à tisser qui occupait la plus grande partie de la pièce. Quant à la fortune, il en avait perdu l'illusion : il gagnait à peine de quoi payer le loyer, le pétrole brûlé dans la lampe et une miche de pain qui durait la semaine.

» Quand John a eu l'âge de travailler, il rêvait de n'importe quel métier sauf celui de tisser la laine. Comme il voyait venir des messieurs distingués et bien habillés qui achetaient le travail de son père pour une bouchée et le revendaient à dix fois sa valeur, il s'imagina faire du commerce. Mais du commerce de quoi ? De la laine ? Non, c'était voler de pauvres gens comme ses parents. Des habits comme ceux que portaient les gens riches ? Pourquoi pas.

» Mais ils ne connaissaient personne pour lui fournir, ou des cigarettes, comme les marmots de la rue qui tiraient les manches des passants et leur proposaient une cigarette pour dix cents ou le paquet pour un dollar. John a commencé à gagner de l'argent en améliorant cette méthode. Il était doué : au lieu de tirer la manche, il saluait le chaland, lui offrait de le guider dans le quartier, mimait une espèce d'intérêt et finissait par tendre une cigarette que le client prenait par compassion pour le gamin.

» Devant son succès, le type qui fournissait les paquets à John lui suggéra de se mettre à son compte, acheter vingt, trente ou cinquante paquets et les détailler aux gamins qui couraient les rues. La combine fonctionna aussi bien que la précédente et John se sentit investi d'une capacité à voir grand.

» À vingt ans, il était à la tête d'un négoce de tabacs, en relation directe avec les cigarettiers, qui lui fournissaient dix mille paquets chaque semaine, et avec les détaillants qui lui en achetaient cinquante ou cent à la fois : la société 3C pour Claudio Commerce et Compagnie.

— Claudio. Je croyais qu'il s'appelait John.

— J'ai oublié de t'expliquer : John est le prénom que ses parents lui ont donné pour qu'il passe pour un véritable Américain ; mais Claudio est son nom de famille, que son père a apporté avec lui d'Italie. Il ne pouvait pas le changer. Alors le garçon dont je te parle s'appelait John Claudio ; il avait appelé son en-

treprise de son nom : Claudio, de son activité : le commerce, et pour laisser entendre que c'était une grande société, il avait ajouté : et Compagnie, les 3C.

» Comme je t'ai dit, il était en contact avec les cigarettiers, où il a rencontré Edward Regan, un ingénieur prêt à être mis à la porte. Le futur chômeur avait une combine en tête et la soumit à son copain. L'astuce consistait à monter un projet et demander aux banques l'argent pour le financer. Il l'appelait « Nicot 100 » : fabriquer et vendre des cigarettes sans fumée, Nicot montrait qu'il s'agissait de tabac et 100 remplaçait le « sans » de « sans fumée ».

» Toi, tu as déjà le réseau pour distribuer les cigarettes, moi j'apporte le savoir-faire. Il suffira de dire aux banquiers de ne pas ébruiter notre invention pour griller mon ancien patron et leur promettre d'empocher les bénéfices. Tu verras : ils verseront l'argent, rubis sur l'ongle ».

» John se laissa convaincre et entra dans la manœuvre.

— Mais papy, une cigarette sans fumée, ça n'existe pas.

— Laisse-moi continuer, tu vas comprendre. Les deux filous ont réussi à empocher 350 millions de dollars et, comme tu as bien deviné, ils n'ont jamais produit la moindre cigarette. Mais les banquiers ne sont pas malins comme toi, ils pensaient gagner des mille et des cents sur un coup de génie, qui n'était qu'un coup de bluff. Tout marchait comme sur des roulettes pour nos deux lascars, quand, loin de là, dans une agence bancaire, un simple employé remarqua une anomalie : il manquait un document dans le dossier de financement et un autre avait l'allure d'un faux. Il a contacté le cigarettier, pour savoir si les cigarettes sans fumée existaient et si le projet « Nicot 100 » avait du sens, puis il appela le FBI...

— Le FBI ?

— Ce sont des policiers, des espions, des agents secrets qui connaissent tout sur tout le monde dans tout le pays... Regan a été aussitôt arrêté et les agents du FBI ont mis en place une opération d'infiltration dans la société 3C pour choper John Claudio.

» Il s'était envolé, abandonnant sa femme, sa maison, sa société, sans même emporter son téléphone portable. Sa voiture a été récupérée à l'aéroport de New-York. Un mandat d'arrêt fut émis contre lui, une récompense de 250 000 dollars était promise à celui qui livrerait une information permettant de le coincer, sa photo affichée dans les commissariats, les banques, les journaux et montrée à la télévision. Il semblait in-trou-va-ble.

» Mais en Amérique, ce n'est pas comme chez nous : quand tu es poursuivi, tu dois verser une caution avant d'être jugé et condamné. Si tu n'en as pas les moyens, quelqu'un d'autre peut le faire à ta place. Dans le cas de John Claudio, lui avait disparu et personne ne s'est proposé pour payer la caution. Alors le juge s'est servi : il a saisi les maisons de la femme, de la mère, de la belle-mère et d'autres... là-bas, ils peuvent aller jusqu'à la septième génération.

J'avais entendu parler de sort lancé jusqu'à la septième génération ; je pensais que ça se limitait aux contes et aux légendes. J'apprenais que c'était aussi une pratique de la police américaine.

— Un jour, une caméra de surveillance vit John dans une banque où il venait retirer de l'argent au distributeur, comme monsieur tout le monde. Une autre fois, un cousin de John crut le reconnaître à la télévision dans un match de base-ball. Les policiers étaient sur les dents, ils cherchaient, fouinaient, traquaient, vérifiaient, recommençaient. Toujours en vain. Pendant vingt ans, ils restaient les mains vides, le fuyard fuyait, le voleur volait par-dessus les nuages.

Les formules de papy Patrick me surprenaient parfois : comment les trouvait-il ? les inventait-il ? les prenait-il dans les livres qu'il lisait ? Il n'a jamais avoué sa technique.

— Dis-moi, ils ont fini par le retrouver ?

— Ah, comme je te disais : un de ses cousins, un certain Pascale Claudio, a cru le reconnaître à la télévision dans les gradins d'un match de baseball à Los Angeles. Il a enregistré le match en replay, a tiré une

capture d'écran et a couru voir la police avec la photo à la main. Tu parles, elle était floue, le spectateur en question était loin de la caméra et la forme du visage très approximative. Mais 250 000 dollars de récompense, ça se mérite et pour les policiers, une piste même mince était toujours bonne à prendre.

» Ils ont interrogé les gens du stade, qui ont confirmé le numéro du siège et le nom de celui qui avait acheté le billet. Quand ils sont allés pour le cueillir, ils ont appris qu'il avait cédé le billet à un autre. De fil en aiguille, les policiers ont découvert que la place avait été vendue et revendue plusieurs fois : l'homme dans les gradins restait introuvable.

— Oh, c'était lui, j'en suis sûr.

— Toute la recherche avait quand même pris quatre ans. En désespoir de cause, l'image floue de l'homme soupçonné d'être John Claudio a été publiée : journaux, télé, commerces, stades, banques, je t'en passe. Les enquêteurs et le cousin restaient convaincus qu'il s'agissait du fugitif. Le brave homme livré en pâture s'est révélé lui-même : un citoyen lambda, un honnête agent de nettoyage qui s'était offert une place à prix d'or pour assister au match dans les premiers rangs. Grâce à ses empreintes digitales et à la vérification de ses explications, il a été blanchi de tout soupçon. Les policiers se sont retrouvés le bec dans l'eau.

— Mais alors papy, John Claudio, il est où ?

— Lui, il est toujours en fuite. Et le chef des policiers en a tiré une conclusion digne d'être enseignée dans les écoles du FBI : « nous avons la police la plus intelligente du monde, mais pas encore la plus rapide ! »